

Thierry ROLLET
LE SANG DU CRATERE
(Hitler face aux Aryens – tome 2)
(extrait)

© éditions du Masque d'Or, 2023 – tous droits réservés

IV

J'aurais aimé visiter Londres avec Hansi comme, un an plus tôt, je l'avais menée à la découverte de Vienne. Ici, au moins, la coupable insouciance dont j'avais fait montre chez les séides du nazisme n'aurait pu être qu'une bienfaisante détente, à laquelle le temps ensoleillé nous invitait – même si les visages des Londoniens étaient crispés et s'ils ne s'abordaient dans la rue que pour parler de cette menace de guerre prochaine. L'ambassadeur Arishkar – qui m'avait proposé d'assurer dans la future escadrille keshire des services que son âge, hélas, lui interdisait – put néanmoins nous piloter lui-même pendant ces quelques jours dans la capitale britannique et ses environs immédiats. Mais ni les *beef-eaters* de la Tour de Londres, ni le carillon mélodieux de Big Ben, ni les curieuses briques rouges de Hampton Court, le château du schismatique Henry VIII, ne parvinrent à nous distraire. À Hyde Park, le *speakers' corner* lui aussi n'accueillait plus que des orateurs bellicistes. Un trublion affublé d'un uniforme de fantaisie monta même à la tribune pour prononcer un vibrant éloge du nazisme, proclamant que les Anglais, peuple d'origine germanique, devraient s'aligner sur le modèle allemand. Quelques partisans, déguisés comme lui, l'applaudirent. D'autres, beaucoup plus nombreux, le couvrirent de huées et d'injures. Il y eut bagarre générale et la police intervint. Nous nous éloignâmes, bousculés et atterrés. Hansi pleura nerveusement sur le chemin du retour, sans que je parvienne à la calmer avant un long moment.

Le 1er août 1939, jour anniversaire de mes 19 ans, j'endossai mon uniforme d'officier pilote de la RAF, devenant ainsi le capitaine Khédir Al-Keshirkhan, cumulant les fonctions de *squadron leader* et d'instructeur de pilotage. Je pus ainsi rejoindre les *Dragons Rouges*, nom de baptême de mon escadrille qui constituait une partie des *Dragoons Squadrons* de Keshirkhan, l'autre partie : les *Dragons Jaunes*, commandés et formés par Zérak, demeurant momentanément basée auprès du Cratère pour en assurer la défense.

Le lendemain, je rejoignis Croydon, à quelques kilomètres de Londres, où était située la base des Dragons Rouges. Ceux-ci, arrivés depuis le matin, m'accueillirent au garde-à-vous devant leur chef et non prosternés devant leur Prince, comme je l'avais auparavant exigé. Sur ces trente jeunes fauves, brûlant d'en découdre avec les chacals qui avaient voulu assassiner leur souverain – ce que je ne pouvais malgré tout m'empêcher d'être à leurs yeux –, j'allais expérimenter l'instruction de pilote de chasse et de bombardement sur *stuka* dont m'avait fait bénéficiaire Goering, durant mon séjour en Allemagne¹, sans se douter que je retournerais un jour cet entraînement contre la *Luftwaffe*. Je me sentais fort angoissé à l'idée de me charger seul de toute une escadrille. Douze pilotes confirmés, ayant acquis leurs qualifications auprès des conseillers techniques anglais et américains – venus à Keshirkhan en même temps que les avions commandés – furent de précieux auxiliaires pour former leurs dix-huit camarades néophytes.

Je n'ai pas encore signalé que, si j'avais désormais peu de temps à consacrer à ma chère Hansi et

¹ Voir *le Dernier des Aryens*.

aux curiosités londoniennes, c'était parce que je me rendais quotidiennement à Croydon, bien avant l'arrivée de mes pilotes, afin de me familiariser le plus tôt possible avec le pilotage des avions de chasse et de bombardement anglais. Le lieutenant Sparrow, aussi bon instructeur que l'avait été mon ami Wolfgang Schlosser en Allemagne – je le considérais toujours comme tel, malgré tout –, m'aida à découvrir les qualités du *Supermarine Spitfire*. Moins bien armé que le Messerschmidt allemand car ses huit mitrailleuses de 7,62 mm ne pouvaient surclasser celles de 7,9 ni surtout les deux canons de 20 mm du chasseur allemand, il était un peu plus rapide et surtout beaucoup plus maniable. En outre, je me doutais déjà que le terrifiant Junker-87 *stuka*, qui m'avait émerveillé durant mon stage d'élève-pilote de la *Luftwaffe*, serait une proie facile pour un chasseur de la classe du Spitfire. L'avenir devait me donner raison.

Une longue lettre de Zérak m'apprit qu'il partageait mon enthousiasme pour ce nouveau cheval de bataille aérienne. Il en venait à déplorer qu'aucune attaque allemande ne pourrait vraisemblablement se produire aussi loin de l'Europe ! Il me demanda même l'autorisation de me rejoindre en Angleterre, en précisant honnêtement que le Grand Conseil la lui avait refusée. Je confirmai cette décision des Sages du Cratère en me répondant qu'il me paraissait peu prudent de laisser Keshirkhan privé de sa couverture aérienne, dans le cas d'une extension du conflit que je jugeais probable. Cette fois encore, l'avenir allait me prouver la sagesse de cette prévision à long terme.



V

Le roi m'accorda l'audience promise le 23 août. Bien mieux : après nous avoir reçus officiellement, Hansi et moi, parmi d'autres personnalités lors d'une réception diplomatique, il nous invita à sa table, pour nous traiter comme des souverains. Hansi souffrait quelque peu de n'être pas préparée à sa nouvelle vie de princesse – bien qu'elle pût déjà parfaitement recevoir en mon nom et en celui de Keshirkhan les visiteurs de tous pays qui se pressaient à l'ambassade pour la congratuler, elle, l'ancienne demi-juive des quartiers mal-famés de Hambourg, devenue la concubine d'un colonel SS puis celle d'un prince étranger, avec mission de l'espionner contre sa vie sauve ! Mais comme il n'y avait rien à l'ambassade keshire pour lui rappeler ce sinistre passé, elle savant à merveille recevoir les lords anglais et toutes les « huiles » étrangères venues lui présenter leurs hommages – et se débarrasser avec élégance et même une certaine majesté des marchands d'armes douteux qui pullulaient en ces temps troublés, des quémandeurs ou solliciteurs de tout acabit, des journalistes trop indiscrets, etc.

Pourtant, cette réception royale l'effrayait. D'ailleurs, rien n'était fait dans la simplicité : je devais paraître à Buckingham Palace en vêtements d'apparat, ce qui obligeait la Princesse à revêtir la robe de brocart, le voile de tulle et les ornements précieux préparés pour elle. En la voyant ainsi parée, j'éprouvai le plus violent éblouissement de ma vie : mis à part son teint un peu pâle, Hansi me rappelait ma mère, la Princesse Yelda, qui fut la dernière victime, six mois après mon père le Prince Rabindranath XXIII, de l'épidémie de choléra ayant décimé le Cratère en 1922.

Hansi se conduisit en vraie princesse et retrouva très vite son élégance naturelle. La reine Elisabeth l'y aida de son mieux en la prenant quasiment sous sa protection ; Hansi avait d'ailleurs l'âge de sa fille aînée, également prénommée Elisabeth, princesse héritière du trône d'Angleterre. Toutes deux, le lunch royal terminé, se retirèrent dans un appartement où la souveraine avait coutume de recevoir ses intimes, ce qui me contraria quelque peu car j'aurais voulu qu'Hansi, comme toute Princesse keshire, fût également instruite des affaires de l'État. Je préférerais cependant rester diplomate et fis bien car la nouvelle que le roi avait à m'apprendre n'eût pas manqué de peiner Hansi.

– Votre Altesse, me dit George VI sans préambule, ignore sans doute qu'Hitler et Staline viennent de conclure un pacte d'amitié et de non-agression, par l'entremise de leurs ministres des Affaires étrangères respectifs : Ribbentrop et Molotov. L'Intelligence Service vient d'en être informé. Dès ce soir, la nouvelle fera la Une de tous les journaux européens.

– Je remercie Votre Majesté de me faire part d'une telle nouvelle. Vraiment, il y a de quoi stupéfier le monde entier : le « monstre bolchevik » de la propagande nazie ne fait donc plus peur aux nazis ?

– Les dictateurs sont comme les loups : ils ne se mangent pas entre eux, du moins quand ils peuvent faire autrement. En vérité, cette alliance imprévisible ne doit être dirigée que contre la Pologne ; ni Hitler ni Staline ne peuvent plus dissimuler leurs projets : partager ce pays en deux zones d'influence.

– Un proverbe de Keshirkhan dit : « *Lorsqu'un vautour découvre une proie, il ne reste jamais seul.* » Je vous sais gré, Sire, de m'avoir fait seul confident de cette nouvelle : la princesse, qui a des ascendances polonaises, n'aurait pu supporter ce choc.

– J'ai cru bon en effet de confier à Votre Altesse le soin d'y préparer son épouse...

Le roi se tut. Avec des gestes très lents, il me présenta lui-même un coffret de havanes. Il prit le

temps de tirer quelques bouffées de son cigare avant de reprendre la conversation :

– Prince Khédir, dit-il enfin (je me raidis un peu en l'entendant m'appeler comme le faisait autrefois le Führer), quel était votre but en engageant une partie de vos pilotes récemment formés dans la RAF ?

– Combattre la barbarie nazie sous les couleurs d'un pays libre, répondis-je nettement.

– Et si la guerre n'avait pas lieu ?

Je ne pus cacher ma surprise.

– Sir Neville Chamberlain m'a fait entendre le contraindre, Sire.

– Sans doute mais sa politique d'apaisement, à présent dépassée, ne nous a nullement préparés à un effort de guerre. L'Angleterre va ainsi s'engager dans une aventure des plus néfastes.

– Si Votre Majesté le pense ainsi, qu'Elle renonce à cette aventure.

– C'est malheureusement impossible ! Mais je voudrais avant tout connaître la position présente de Keshirkhan à l'égard de l'Allemagne et de son alliée l'Italie.

– J'ai signé de ma main, il y a trois semaines, la notification de déclaration de guerre à l'Allemagne. L'ambassadeur allemand a quitté Keshirkhan indemne car mon peuple n'est pas composé d'assassins, lui ! L'Italie, en outre, vient de rompre ses relations diplomatiques avec le Cratère, en vertu du Pacte d'Acier signé entre Mussolini et Hitler, mais il n'y a pour le moment aucun motif de crise plus grave entre ce pays et le mien.

– Pour le moment, dites-vous ? Ainsi, les choses sont bien telles que je le supposais : votre pays entre en guerre contre l'Allemagne sous nos couleurs. De cette façon, il nous engage indirectement contre Hitler et peut-être un jour contre Mussolini...

Je me levai. Le roi m'imita.

– Votre Majesté insinuerait-elle que j'ai, en quelque sorte, forcé la main du Royaume-Uni en agissant comme je l'ai fait ? Qui plus est, en mettant certaines de mes forces à sa disposition ?

– Un souverain d'Angleterre n'insinue jamais : il observe et constate. Je suis donc obligé de constater que votre déclaration de guerre, si elle ne nous a pas, comme dit Votre Altesse, « forcé la main », n'a pu qu'influencer le Premier Ministre britannique. Sachez, Prince Khédir, qu'aucun souverain digne de ce nom ne souhaite le malheur de ses sujets... Nous avons été infiniment honoré de la visite de Votre Altesse.

Ainsi, cet entretien dont j'avais tant espéré pour l'avenir de nos deux peuples se révélait globalement négatif. Ce roi sans pouvoir réel, prisonnier de son Premier Ministre, qui gouvernait pendant que le roi régnait, ne m'accueillait pas à bras ouverts : il ne reprochait ouvertement, bien qu'en termes diplomatiques, de conduire son pays sur le chemin de la lutte à venir !

J'appris ainsi que le mot « allié » est plus militaire qu'idéologique. Ce monde où je voulais faire entrer mon pays après des siècles d'isolement me donnait une nouvelle leçon.



VI

Tout me sembla aller très vite lors des jours suivants. Je veux parler des événements et non, hélas ! de l'entraînement de mes Dragons Rouges : plus lent que je ne l'avais supposé, il ne rendrait pas l'escadrille opérationnelle avant les premiers mois de 1940. Entre-temps, les Chefs d'État européens, eux, s'agitaient ; l'annonce de la signature du pacte Ribbentrop-Molotov plongea l'Occident dans la stupeur et l'inquiétude. Chamberlain prit encore l'occasion de m'en faire part :

– À présent, me confia-t-il le 30 août, chacun devra faire son devoir, c'est-à-dire, pour empêcher le trépas de la liberté, mourir pour elle.

Ce furent les dernières paroles qu'il prononça en ma présence ; je ne devais plus jamais le revoir. Lui-même ne conduisit pas la guerre du peuple britannique et n'en vit pas la fin : remplacé par Winston Churchill, son adversaire politique à la Chambre des Communes dès le début des hostilités, Chamberlain mourut dans le courant de l'année 1940.

le 1^{er} septembre, jour de l'attaque allemande contre la Pologne, le Cabinet du Ministre de la Guerre m'informa, par l'intermédiaire de l'Air-Marschall Dowding, qu'il n'envisageait pas l'utilisation des Dragons Rouges avant que l'ensemble des pilotes fussent confirmés. Mon escadrille se cantonnerait donc dans un rôle subalterne car le groupe de chasse n°11 dont nous faisons partie se passerait de nous durant les premières opérations militaires. Je regagnai mon cantonnement bouillant de rage : la guerre, dont l'imminence ne faisait plus de doute depuis l'ultimatum lancé à Hitler par la France et l'Angleterre, débiterait donc sans Keshirkhan, qui avait pourtant les plus graves motifs de la commencer ! Mais j'étais devenu officier de la RAF, il me fallait donc obéir sans discuter. Je dus me contenter de contresigner, en mon nom et en celui de Keshirkhan, une nouvelle déclaration de guerre contre l'Allemagne, qui faisait de moi l'allié officiel de la France et de l'Angleterre dans ce conflit – dire que j'avais cru l'être déjà, au moins pour ce second pays, par ma décision d'engagement dans la RAF !

Je n'avais malheureusement pas fait de différence entre ceci et l'alliance et voilà que l'on me rappelait brutalement que j'étais soldat avant d'être Prince ! Au moins, les Dragons Jaunes de Zérak avaient pu conserver leur indépendance ! Celle de mon escadrille était à revoir !

En attendant, il n'y avait pas d'autre alternative que de parachever l'entraînement des Dragons Rouges afin de montrer aux Anglais, aux Français et surtout aux Allemands – qui avaient pour ainsi dire passé la déclaration de guerre du Cratère sous silence ! – que Keshirkhan possédait lui aussi beaucoup de valeur combattante à dépenser.

Lisez la suite dans LE SANG DU CRATERE

(en vente sur ce site)